

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue Brochet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Les figurines composant la gravure noire qui occupe la page intérieure du Journal serviront de texte à notre Courrier de Modes. Nous y avons mêlé des costumes d'intérieur et de diner, des costumes de ville ainsi que des manteaux de formes nouvelles, dont les garnitures gracieuses et riches vous donnent, sous ces différents aspects, la mode nouvelle et de bon goût, élégante et sans excentricité.

N° 1. *Costume en cachemire et satin bleu Louise.* — Jupe en taffetas; trois plissés courent autour et elle est couverte d'une tunique brodée à même d'une riche broderie en soie; le relevé des côtés est formé par un groupe de plis laissant retomber derrière l'ampleur des lés qui forment cascade. Corsage à pointe; au contour d'une petite basque appuyant sur la hanche, se rapporte une draperie, montée par deux plis accusant le cintre; derrière, un nœud-pouf. Broderie tout le long du corsage, cernant un gilet de satin, autour de la draperie et à la manche ronde.

N° 2. *Manteau en velours, forme visite avec*

*manche un peu large.* — Sur le dos s'étagent de beaux motifs en chenille perlée et sous la taille tombe une belle fourragère, maintenue de chaque côté, par une plaque avec glands. Même ornement à la manche et devant. Une frange chenille et perles dans le bas et à l'encolure. Doublure de peluche rouge ancien.

N° 3. *Costume d'intérieur en satin et moire vert bouteille.* — Jupe en moire avec plissés crevés en satin posés autour, tous les dix centimètres. Tunique en satin formant panier, s'ouvrant en rideau et chiffonnée en pouf. Au bas, frange-muguet en soie et chenille. Corsage à longue pointe avec petite basque formant cintre sur la hanche, trois plis plats au bord; sur le corsage, devant, une belle applique soie et chenille assortie au costume, se retrouve plus petite sur la manche ronde. Le pouf de la tunique s'agrafe sur la pointe du dos.

N° 4. *Robe de diner en satin noir.* — Jupe plissée alternativement de cinq plissés couchés et d'un pli creux sur lequel court une broderie en soie et jais. Cette broderie se retrouve au bas de la draperie qui couvre la partie supérieure du tablier, draperie relevée de côté et formant pouf; au contour, une dentelle es-



Pelisse en drap bleu foncé, brodée.  
Des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.



pagnole. L'ouverture en cœur reçoit une dentelle espagnole ainsi que le bord de la manche.

N° 5. *Pardessus Duchesse en satin Rhadamès et velours*. — Jupe du costume couverte de plissés en satin et de volants en dentelle espagnole alternés avec un rang de frange en chenille grelotée. Le manteau, d'une forme extrêmement nouvelle, est cintré au dos, lequel s'arrête sur le pof de la jupe; c'est la coupe de la visite avec manche ajustée à l'épaule et au devant. Tablier en satin; un revers est ajusté par trois plis, et le côté droit par un motif en passementerie avec penderilles. Belle broderie sur l'étoffe, à la manche et au tablier, dans le haut et de côté. Fichu en surah entouré de dentelle, drapé à l'encolure.

N° 6. *Costume de ville en fantaisie*. — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé de vingt centimètres de hauteur coupé sur le côté d'un très large pli creux. Tunique garnie, devant, de trois ifs en application de velours découpée; elle se relève en longues coques avec pan tombant à quelques centimètres du bord de la jupe. Corsage à basque évidée sur la hanche, garni d'une double application de velours, même ornement à la manche ronde.

N° 7. *Visite en beau satin loutre*, drapée sur un dessous rapporté en velours frappé qui fait gilet Louis XIV. Le relevé de derrière aux plis gracieux et tombants est fixé par un gros macaron en passementerie et perles d'où s'échappe un jeu de glands. A la manche, un parement en velours frappé, et au bas, un macaron en passementerie avec glands. Un fichu en velours avec col Médicis.

N° 8. *Pardessus en satin Rhadamès*, sur lequel courent des appliques en velours maintenues par un point de chaînette, garni d'une haute bande de Castor naturel.

N° 9. *Paletot en drap beige pour jeune fille*. — Façon tout-à-fait ajustée. Une large broderie sur velours appliquée devant. Un col rabattu, un parement à la manche et une poche, faits de cette même broderie.

Toutes ces façons se présentent assez bouffantes et le pardessus est cintré afin de ne point en serrer le développement; ce développement est d'ailleurs soutenu par une tournure, montée de manière à ne pas se laisser deviner, sa coupe nouvelle s'harmonisant avec celle des jupes. Les tournures de la maison de Plument, 33, rue Vivienne, sont gracieuses : tournure Henri III en crin, de petites proportions, coûte 5 fr.; tournure Dubarry avec quatre volants superposés garnis de dentelle; des aciers accusent la forme d'un pof plus ou moins développé, selon que le lacet intérieur qui passe dans des œillets est plus ou moins serré, 10 fr.; tournure Parabère assez longue, avec tournure et d'acier dans le bas trois volants; 12 fr.; le Trotteur, son nom l'indique, est un jupon destiné au costume de ville; le devant plat, cinq volants le recouvrent derrière; dans le bas, trois bandes en broderie légèrement badinées et un entre-deux, il se monte à une haute ceinture, 22 fr.

Le corset Sultane allongé de la ceinture Jeanne-d'Arc, s'adresse à toutes les tailles, ainsi que la Cuirasse Jeanne-d'Arc; tous deux prennent bien la taille qu'ils cambrent en diminuant les hanches. Les corsets pour fillette sont avec épaulette; pour les enfants qui se penchent en avant, les épaulières sont excellentes. Le

Bulletin-Guide de la maison de Plument contient les corsets, tournures, jupons, créés pour les différents genres de toilette; on peut en faire la demande.

CORALIE L.

#### TISSUS DE LA COMPAGNIE DES INDES

31, boulevard Haussmann.

Nous disions que toutes les riches et nouvelles fantaisies en soie, mises en vente par la Compagnie des Indes, ont un grand succès, et que les robes de grand diner et de bal en offrent des combinaisons aussi élégantes que de bon goût. Pour les costumes de ville nous citerons comme très employé, le Melbourne un drap souple, léger, chaud, qui coûte 7 fr. le mètre en cent vingt-cinq centimètres de largeur; on le combine avec une peluche assortie, laquelle en cinquante-huit centimètres de largeur, coûte 13 fr. le mètre. Le pékin moiré a des effets tout à fait nouveaux; il se combine avec un tissu uni et compose de chamants costumes; il coûte 6 fr. le mètre en soixante cent. de largeur. Une peluche originale rayée de filets or fait de très jolies garnitures; elle coûte 12 fr. en quarante-huit centimètres de largeur. Le Chintz-Cashmère est la haute nouveauté; on en fait le costume complet, avec un petit pardessus des plus coquets que l'on double d'un satin piqué assorti à l'une des couleurs de l'étoffe, car le Chintz est un composé de plusieurs couleurs éteintes qui se fondent dans un mille-carreaux, un-mille raies ou un dessin perdu quelconque, mais toujours de proportions microscopiques. Le Chintz a cent vingt centimètres de largeur et son prix commence à 5 fr. le mètre. La Compagnie envoie franco des échantillons de ces différentes collections.

\*\*\*

#### A LA SCABIEUSE

Maison spéciale de deuil, 10, rue de la Paix.

Avant de nommer les tissus nouveaux qui sont la propriété des magasins de la Scabieuse, nous parlerons des superbes vêtements que nous y avons vus et aussi des robes de deuil, robes élégantes pour diners et réunions intimes.

D'abord, toutes les étoffes employées sont de première qualité, les dessins inédits et les damassés et brochés superbes, de même que la moire, les velours ciselés et autres.

La forme visite reste le fond de la coupe que modifient les fronces, les dentelles et les passementeries que l'on dispose de bien des manières. Un manteau en satin Rhadamès est couvert d'une applique de velours découpée en feuillage courant; des franges en chenille, en plumes, des nœuds en moire et en satin, une doublure également en satin, le rendent d'une coquetterie charmante. D'autres en drap ouatine ont des broderies en relief et aussi des passementeries, le tout marqué au coin du meilleur goût; de même pour les robes dont les façons ne laissent rien à désirer. La moire et le cachemire, la faille et le crêpe anglais se façonnent en plis creux et plissés, en panier Louis XVI; l'étoffe molle employée pour les draperies se rehausse de frange ou s'applique d'une broderie de jais découpée, parfois faite sur l'étoffe même. Tout ce que la mode inspire de plus nouveau et les fantaisies capricieuses d'une imagination inventive, sont interprétées avec goût.

Voici de belles et bonnes étoffes : le drap soleil, léger et habillé, se garnit de moire ou de peluche, et coûte 6 fr. 75 c. le mètre sur cent vingt centimètres de largeur. Le satin Aïda, fabrication de C.-J. Bonnet, de Lyon, est un tissu de soie mat donnant du soutien. Des granités façonnés laine et soie à dessins sont employés pour costume de demi-deuil et robe de diner, ils coûtent 6 fr. 50 c. le mètre; le même genre sur Sicilienne souple, 6 fr. 75 c. De jolis crêpes majolique, laine et soie à 5 fr. 50 cent. le mètre, sont apprêtés pour la Scabieuse; ils s'emploient



pour costume de deuil peu sévère, et se combinent avec tous les lainages et principalement avec un nouveau genre de cachemire de l'Inde foulé, ne moutonnant pas comme la vigogne, prix, de 4 fr. 75 cent. à 10 fr.

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN  
Rue de la Paix, 15.

Quoique la saison semble devoir être clémente, nous engageons toutefois nos lectrices à ne pas attendre les froids rigoureux pour soigner leurs mains et leur visage

fréquentes, quelques gouttes donnent à l'eau une émulsion laiteuse. Le soin des mains est aujourd'hui obligatoire; belles ou laides elles doivent être également soignées; à défaut de la forme, elles pourront avoir la peau douce, lisse et blanche et ainsi se trouveront amoindris les défauts apparents. Le savon est la base de ces soins, il doit être excellent. Il faudra donc faire usage du savon Sapocéti au blanc de baleine, qui préparera les mains à recevoir les pâtes liquides et autres; la grenadine est une pâte d'amandes liquide qui s'emploie à sec, on en prends gros comme une noisette et l'on frotte jusqu'à ce que la pâte se réduise en



Robe de demi-deuil en satin duchesse et dentelle.



Robe de deuil en faille et crêpe anglais.

Des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Les soins de tous les jours pourront les préserver des petites souffrances qu'amènent le changement subit de la température et le passage du feu à l'air vif. Les soins de la toilette ne sont-ils pas de bonne hygiène et nécessaires à la santé? La crème de fraises est de tous les cold-cream le plus exquis, à cause de la fraîcheur de son parfum et de son action adoucissante sur la peau; pour les personnes sujettes aux rougeurs, la crème froide de concombre; celles dont la peau se guérit facilement se serviront de la crème lénitive. L'extrait de Benjoin remplacera pendant l'hiver les eaux de toilette, parce qu'il est très adoucissant, fortifiant, efficace contre les fatigues et les veilles

poussière. Nous préconisons le baume de la Ferté, qui prévient et guérit les gerçures des lèvres et des mains, les engelures même ouvertes. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

ETRENNES, TROUSSEAUX ET CORBEILLES

Spécialité de mouchoirs

De la Compagnie Irlandaise, 219, rue Saint-Honoré,  
et 16, rue d'Alger.

Nous nous hâtons de faire connaître à nos abonnées la nouvelle installation de la Compagnie Irlandaise, et de leur



dire qu'elles trouveront dans cette maison les plus jolis mouchoirs qui se puissent rencontrer à des prix très avantageux, brodés d'initiales gracieusement fleuries et d'une exécution soignée, avec point sablé; série de chiffres complète, depuis 11 fr. 40 c. la douzaine, et en belle batiste fil de main pour hommes et pour femmes, depuis 20 fr. jusqu'à 48 fr. la douzaine. Nous citerons deux genres de chiffres très nouveaux et originaux : l'un, une lettre droite, couchée, coupée de branches de marguerites au plumetis et au point sablé; l'autre représente une palette de peintre qui fait écusson avec lettre au milieu; la palette brodée de points en coton de couleurs représentant les couleurs à l'huile et les pinceaux; charmante fantaisie que nous signalons comme un gentil cadeau d'étrennes. Une série de mouchoirs à petits plis avec ourlet d'un demi-centimètre, plis et

ourlet à jours, est certes le mouchoir de ville le plus comme il faut par son élégance simple et distinguée. Indiquons pour les enfants des mouchoirs à petits ourlets à jours ayant trente-deux centimètres carrés et plus, et d'autres pour femmes et hommes, dont les dimensions atteignent graduellement jusqu'à soixante centimètres carrés. Une fantaisie répétée en diverses grandeurs et en dispositions variées, la fleur de lys héraldique, est du plus charmant effet, brodée au plumetis très en relief.

Nous avons encore vu bien d'autres jolies choses; nous en parlerons la semaine prochaine, ainsi que du rayon de dentelles, guipures, etc., etc., que madame Duret vient d'ajouter à la spécialité de mouchoirs, des parures en guipure, pour fillettes et jeunes garçons, col et manchettes, depuis 15 fr. 50 cent.

C. L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 205 et 207).

*Pelisse en drap bleu foncé.* — Façon pelisse froncée à l'encolure avec grosse ruche intérieure en dentelle; une belle broderie faite sur l'étoffe décore le bas du manteau, la manche, le dessus de la ruche et le dos. Des nœuds en satin enjolivent l'encolure, le dos, la manche, et s'étagent devant; un flot de coques pince derrière un groupe de plis formé par la jupe du manteau.

*Costume de deuil en faille et crêpe anglais.* — Jupe en taffetas, avec tablier composé de bandes en crêpe et en faille réunies par des rouleautés, moins le bas qui forme une double boucle étagée rabattant sur un plissé de faille qui contourne la jupe; celle-ci est à traîne avec un poulf arrêtant les paniers placés sur le haut du tablier. Corsage à longue pointe avec petite basque passant sur la

hanche et bordée de crêpe, un fichu plissé en crêpe et une draperie à la manche, au-dessus d'un plissé en faille.

*Robe de demi-deuil en satin duchesse et dentelle espagnole.* — Tablier en taffetas couvert de plissés de satin alternés avec des volants de dentelle espagnole; il est orné sur les côtés d'une draperie relevée en rideau par plusieurs rangs de fines fronces, le bas s'enfuit en formant trois plis arrêtés à dix centimètres du bord. La traîne assujettie sous cette draperie est crénelée à son bord inférieur avec plissé dessous et poulf chiffonné. Corsage-habit, les pans formant coque. Dentelle rabattant à l'encolure et se continuant en jabot très fourni jusqu'au bas de la pointe. A la manche dentelle et draperie.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4341

##### TOILETTES DE VISITE

*Costume en pékin satin et moire ombrée et satin de Lyon caroubier.* — Jupe plissée verticalement de manière à ce que la rayure moirée ombrée fasse l'intérieur des plis; écharpe en pékin nouée en poulf sur la basque du corsage dont elle cache une partie; le devant est ouvert sous la taille; col montant avec un plissé; à la manche ronde, manchette en vieux point et plissé dépassant. — Bottes en satin assorti. — Gants en chevreau glacé. — Capote en satin ornementée de nœuds en moire mêlés de point; sous la passe, ruché de satin, mentonnières en moire attachées de côté.

*Costume en peluche myrte à reflets feu, satin et pékin cuivre rouge.* — Jupe en taffetas garnie de quatre plissés

en satin, alternés myrte et cuivre. Tablier en pékin, plissé de plis rabattus laissant voir la rayure cuivre, sur le côté l'étoffe est plate puis encore plissée jusqu'au fond de derrière. Tunique Louis XV, en peluche, où des plis de côté lui font décrire un tout petit panier; le drape est étagé avec nœud-poulf ayant pour traverse un quadrillé de perles fines disposé en applique terminée par des glands. Une même broderie dépasse en basque-gilet le panier et formant un ornement partant du dessus de l'épaule; même motif coupant le dos, collerette et sous manche plissées. — Bottes en satin myrte. — Chapeau rond en peluche myrte, la calotte enveloppée de plumes cuivre. — Gants de Suède. — En-cas en satin myrte doublé de satin cuivre.

## CHRONIQUE

L'autre jour, tandis que je causais chez une amie, deux enfants remplissaient du bruit de leurs jeux, la pièce voisine du petit salon où je me trouvais avec leur mère. Tout à coup nous entendîmes une violente dispute, puis le silence se fit et mademoiselle Madeleine rouge comme un petit coq, les sourcils froncés, les yeux brillants de larmes que la colère empêchait de couler, fit son entrée avec la majesté d'une reine offensée, et vint s'asseoir, sans mot dire, dans le coin le plus sombre du boudoir.

« Eh! bien, bébé, lui dis-je, tu ne joues donc plus avec ton frère? »

— Oh! non! bien sûr! c'est toujours moi qui suis le cheval. »

Cette protestation précoce contre les abus de pouvoir du sexe masculin m'est revenue plus d'une fois à l'esprit ces temps derniers quand je considérais le triste rôle qui tend à devenir celui des femmes dans la presse, dans la littérature, au théâtre. Nous tombons à l'état de sujets d'étude, d'expérience, ou simplement





*Falconer imp. Paris*

4341

# Journal des Demoiselles

*Modes de Paris.*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Orrouet. 2.*

*Coiffes & Chapeaux de M<sup>lle</sup> Vidal 104. r. Richelieu - Etoffes cachemire de l'Inde de la Comp<sup>ie</sup> des Indes. 34. B. Haussmann.*

*Corsets & Cournures de la M<sup>me</sup> de Plument. 33. r. Vivienne - Parfums de la M<sup>me</sup> Guerlain. 15. r. de la Paix.*



d'amusement. Après avoir été l'idéal sublime de Corneille, l'idole — parfois trop terrestre — de Musset, nous ne sommes plus que des jouets revêtus de bassesses et de vices, des malades dont les accès font frissonner, des folles dont les excentricités font hausser les épaules. Et l'homme, tantôt froid et sévère, tantôt sceptique et gouailleur, nous examine et nous juge du haut de son piédestal. Souvent il nous condamne; quelquefois il nous tue, d'autres fois, dans une observation généreuse, il s'abaisse à vouloir nous relever de nos chutes, au risque de devenir ridicule. Le plus souvent, il se contente de se moquer de nos faiblesses; quand nous ne le faisons pas pleurer, c'est que nous le faisons rire: enfin, *c'est toujours nous qui sommes le cheval.*

Le scandale par la femme est mis en vente à heure fixe comme la fournée du boulanger. Quand il y en a eu la veille, on le grossit, on l'embellit, on l'arrange. Quand il a manqué, on en invente; mesdames X..., Y..., Z... ont bon dos.

C'est nous qui faisons vivre le crayon des dessinateurs comme la plume des reporters. En face du Grand-Hôtel les kiosques disparaissent sous les « illustrations » qui nous représentent dans tous les costumes, sauf dans le costume de la femme comme il faut. L'étranger débarqué de la veille a le droit de penser que la Parisienne, dans son intérieur, s'habille moins encore que la mauresque au harem, et que, dans la rue, elle n'étale aux yeux des passants qu'un décevant assemblage de faux cheveux, de fausses dents et de fausses tailles. Ou bien l'allégorie, ce madrigal du crayon, qui faisait de nous au siècle dernier des Hébé, des Junons ou des Dianes, nous accommode d'après la seule poésie que comprennent aujourd'hui ces messieurs: celle de l'écurie. Ah! c'est bien en face de ce *comble du mauvais goût et de l'inconvenance que nous pouvons répéter: c'est nous qui sommes le cheval!*

Qu'en dites-vous, M. Sardou? qu'en pensez-vous, M. Dumas? Votre esprit qui est la quintessence de l'esprit d'un peuple autrefois le plus galant de la terre, savourez-vous ces inventions délicates et gracieuses? Et si vous ne les approuvez pas, êtes-vous bien sûrs d'avoir le droit de les condamner? Croyez-vous qu'à force de montrer aux hommes des monstres comme la comtesse de Terremonde ou Odette, des folles comme la princesse de Bagdad ou Cyprienne, vous ne les détournerez pas de nous qui sommes des femmes bonnes, dévouées, prêtes à les rendre heureux? Il semble que, dans vos dernières pièces, vous n'ayez en vue que cette question: quel est, pour le mari, le meilleur moyen de se débarrasser d'une mauvaise femme? A quand l'étude de celle-ci que je vous recommande: quel est, pour la femme, le moyen de se consoler, en restant honnête, du refroidissement, de l'éloignement, de l'abandon d'un mari léger ou indigne?

Rapprochement désagréable! Pendant que, pour la première fois, le drame ose montrer aux spectateurs d'une scène française l'épouvantable décor de la guillotine (1), la comédie, entre vos mains habiles, ne les émeut que par l'infidélité et l'abjection de ses tristes héroïnes; ne les entretient que de séparation, de divorce. Et cependant, permettez-moi de vous le dire, à

ces grosses questions vous n'avez trouvé aucune solution pratique, si ce n'est. — à part leur mauvaise tenue — le raccommodement de M. et madame des Prunelles dans le cabinet particulier d'un restaurant.

Moi, je suis convaincue que vous ne trouverez rien et je vais vous dire pourquoi. Il y a déjà bien longtemps, la difficulté fut soumise à un Auteur qui connaissait mieux que vous les hommes et même les femmes (il avait de bonnes raisons pour cela) et qui mit en œuvre pour le plus grand drame du monde un dénouement auquel vous n'auriez pas songé. Eh! bien! cette difficulté, il ne voulut pas la résoudre, et il répondit par ces paroles qui ont fait couler plus de douces larmes que toutes les pièces du Théâtre ancien et moderne.

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Laissez donc les pierres de côté, et imitez ceux — Musset, par exemple — qui ne nous jetaient que des fleurs. Ne trouvez-vous pas qu'il est peu généreux de nous obliger, par la puissance irrésistible de votre talent, à applaudir un spectacle reproduit sans cesse de la dégradation et de la honte d'une femme. Trouvez autre chose maintenant; laissez-nous quelquefois le beau rôle dans vos pièces, et ne nous donnez pas plus longtemps le droit de vous dire:

C'est toujours nous qui sommes le cheval!

\*\*\*

Les derniers jours de novembre vous ont appelées, mesdames, à fêter deux saintes dont la mémoire vous inspire des sentiments bien différents.

Cécilia, la vierge aveugle, dont le nom seul est une mélodie, nous fait penser à l'art qui a, plus que tous les autres, le don de charmer notre vie, d'égayer notre solitude, de consoler nos tristesses. Comme tous les ans, l'Association musicale des Artistes a exécuté à Saint-Eustache, le 22 novembre, une messe solennelle en musique. Cette année on a fait entendre la messe en Fa de Cherubini, je mentirais si je disais que j'ai trouvé l'interprétation digne de ceux qui s'en étaient chargés. Mais à l'Offertoire, l'Ave Maria chanté par Talazac, le seul ténor français, réellement *timbré* que je connaisse, a fait oublier à l'auditoire très nombreux les petites déceptions qu'il avait pu éprouver. Combien de Fanfares, d'Harmonies, d'Orphéons, de Sociétés Chorales ont fêté cette gracieuse sainte, la plus populaires de toutes! Dans combien de pensionnats a-t-on savouré les joies d'une après-midi de congé coupée délicieusement par le goûter traditionnel! Je vois encore, au milieu du réfectoire, la table spécialement réservée aux *musiciennes*, éblouissante sous la blancheur de la nappe, égayée par la verdure arrachée aux sapins du parc, et offrant invariablement à nos gourmandises inexpérimentées la crème au chocolat trop légère et le biscuit de Savoie trop lourd, surmonté de sa lyre en sucre.

Quelquefois, ô douleur! sainte Cécile et sainte Catherine confondaient en un seul leurs congés et leurs biscuits. Quelle fermentation parmi les élèves, en apprenant cette désastreuse nouvelle! il y en avait qui parlaient sérieusement de mettre le feu au dortoir. Mais ces idées de vengeance s'évanouissaient bientôt. Les femmes, a dit un méchant homme, ne savent pas plus se souvenir d'un mauvais procédé que d'un bienfait, vérité qui n'est qu'à moitié vraie!

(La suite à la page 212.)

(1) *Le Petit Jacques*, à l'Ambigu.





COSTUMES, CONFÉCTIONS & CHAPEAUX, DE MESDEMOISELLES VIDAL, RUE DE RICHELIEU, 104

N° 1. Costume en cachemire et satin bleu Louise. — N° 2. Manteau en velours garni de passementerie en jais et chenille.

N° 3. Costume d'intérieur en satin et moire vert bouteille. — N° 4. Robe de dîner en satin noir. — N° 5. Pardessus Duchesse en satin Rhadamès et velours. — N° 6. Costume de ville en fantaisie, orné d'appliques de velours découpées.

N° 7. Visite drapée en satin loutre. — N° 8. Pardessus en satin Rhadamès couvert d'une applique de velours. — N° 9. Paletot en drap beige, pour jeune fille.



Je me demande comment sainte Catherine peut se reconnaître au milieu de toutes les dévotions dont elle est l'objet. Elle est à la fois la patronne des petites filles, des demoiselles à marier, des Philosophes et des vieilles filles — qui sont souvent des Philosophes malgré elles. — Dans chaque pays, son culte est environné d'usages divers; j'ai appris l'autre jour, une coutume polonaise que je trouve gracieuse dans sa naïveté :

La veille de Sainte-Catherine, en se couchant, la jeune fille qui a atteint ses quinze ans dans l'année écrit, sur autant de billets, tous les prénoms masculins qui lui viennent à l'esprit. Elle met tous ces petits papiers sous son oreiller et, le lendemain à son réveil, elle en tire un au hasard. Le nom qu'elle a choisi est indubitablement celui de l'homme qu'elle épousera un jour.

On peut aussi essayer en France, mesdemoiselles.

\*\*\*

Me voilà tout naturellement amenée à vous parler mariages, mais les colonnes de cette Chronique ne suffiraient pas à rendre compte des unions qui viennent de s'accomplir ou qui se préparent dans le grand monde.

Il y a quelques jours, dans la chapelle Royale de son Palais de l'avenue Kleber, la reine Isabelle d'Espagne faisait bénir sous ses yeux le mariage du prince del Drago, son petit-fils, avec mademoiselle de la Gandora dont la grâce toute charmante et la dot colossale — trois millions — compensent largement la noblesse peu ancienne. On ne verra pas, de longtemps, une assistance aussi somptueusement élégante. Les seules toilettes portées en cette occasion, jointes à celles de la corbeille de la jeune princesse, feraient la fortune des grandes couturières de Paris, si elle était encore à faire.

Au moment où vous lirez ces lignes, l'élite de la société Française et Espagnole assistera à Madrid, au mariage du marquis de Belbeuf, d'une vieille race Normande, avec mademoiselle de Morny dont le nom seul rappelle tant de souvenirs d'esprit charmant et d'exquise élégance. Le marquis de Belbeuf est petit-fils du baron Sellière, qui disait en mourant à l'un de mes amis : « Je m'étais imposé la tâche de laisser après moi un nombre de millions égal à celui de mes années. Mais mon but n'est pas atteint. Je m'en vais à 65 ans, et je n'ai que 60 millions ! »

Plus connu que son jeune cousin, le comte de Belbeuf, vieux garçon endurci, est sans contredit l'un des types les plus curieux de l'homme du monde proprement dit de notre époque où presque tous les gentils-hommes deviennent avant tout des hommes d'affaires. Avec une fortune ordinaire, sans prétentions exceptionnelles à la figure, à l'esprit, aux succès de salons, aux spécialités qui mettent un homme à la mode, le comte de Belbeuf est arrivé à faire partie des dix ou douze individualités masculines que l'on retrouve dans toutes les réunions, même les moins étendues, de la haute société Parisienne. Quand je dis qu'il n'a pas de spécialité, je me trompe. Il a celle de savoir sur le bout du doigt son Faubourg Saint-Germain. Interrogez-le sur les alliances les plus compliquées, les filiations les plus nombreuses, les parentés les plus lointaines; demandez-lui chez qui l'on a dîné hier, chez qui l'on danse demain, qui se trouvait vendredi dans

la loge de la duchesse de \*\*\* à l'Opéra, pourquoi tel mariage annoncé n'a pas eu lieu, il vous répondra sans hésiter, sans se tromper, avec la précision d'un Annuaire. Les autres consacrent leur vie à la politique, à la finance, au sport, aux arts, ou même tout simplement à leurs plaisirs, lui a voué la sienne au Monde, et le Monde l'a récompensé comme jadis les souverains récompensaient les courtisans fidèles : en lui donnant ses grandes et petites entrées à cette Cour qui devient de plus en plus déserte. Peut-être, dans cinquante ans d'ici, ne pourra-t-on plus comprendre ces quatre mots qui résument tout naturellement ce portrait venu au hasard de ma plume : *un homme du monde*.

\*\*\*

En lisant ces jours-ci un de ces almanachs qui vous annoncent dès maintenant, pour 50 centimes, le temps qu'il fera le 15 juin prochain, je pensais à la fortune que feraient mes Chroniques si elles pouvaient prédire les modes de la saison à venir. Le soleil ou la pluie dépendent de cette chose capricieuse qu'on nomme le vent; c'est pourquoi ils échappent aux prévisions humaines. Mais la mode! la mode, cette atmosphère du goût féminin où règne toujours en maître le souffle du Caprice, qui pourra jamais soupçonner à l'avance les écarts de son baromètre de plumes et de soie?

Assurément ce n'est pas moi qui aurai cette prétention; mais cependant j'ai peur que le burlesque n'essaie, en 1882, des apparitions fâcheuses. Déjà, en dernier lieu, la mode artistique et harmonieuse des cuirasses dessinant la taille a vu s'altérer ses lignes correctes, et l'on ne rencontre plus que poitrine remontant dans le menton, épaules allant chuchoter de trop près avec les oreilles. Déjà le haut des jupes se relevant brusquement en arrière pour retomber tout droit, fait penser à la queue d'un coq; la tournure triomphe sur toute la ligne; gare à la *crinoline*? Gare aussi aux manches à gigots et aux immenses calèches en forme de tunnel! Nous en porterons avant d'être plus vieilles d'un an, et nous porterons aussi, du moins je le crains fort, ces horribles bottines pointues qui font songer aux souliers à la poulaine et que ces messieurs ont importés d'Angleterre.

Quant à eux, je me trompe bien si, avant peu, nous ne les voyons paraître au bal avec des costumes à la coupe de 1830, la manche de l'habit très large du haut, et serrant le poignet, le pantalon collant au mollet et à la cheville.

Mais nous ne pouvons rien pour empêcher tout cela et, ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que tout cela nous paraîtra charmant quand l'heure sera venue. Qu'est-ce donc que la mode, sérieusement, et comment ne s'est-il pas trouvé un grand Philosophe pour étudier les lois de ce courant mystérieux devant lequel le Génie lui-même cède comme il cède devant la Femme? Peut-être pourrait-on répondre : la Mode, c'est le grand Ministère du Gouvernement féminin. Seulement, celui-là; on ne le renversera pas et toutes les Révolutions passeront sans l'ébranler.

Il y a peu de jours j'avais la bonne fortune de causer en tête à tête avec le doyen des savants du dix-neuvième siècle, qui est en même temps le plus aimable des vieillards. Je veux parler de l'illustre Chevreul que j'allais complimenter sur le mariage de son petit-



fil avec mademoiselle de Courtivron. Je souhaite à toutes mes lectrices la mémoire de cet homme de quatre-vingt-seize ans qui a connu le Premier Consul, presque son contemporain, et qui, dans ses curieuses anecdotes, n'hésite jamais sur un nom propre, ni sur une date. Précisément, avec son esprit universel et charmant, il me parlait de la mode, et comme je lui disais qu'il pourrait facilement joindre à ses autres ouvrages une intéressante étude sur les variations du costume des femmes dans l'espace d'un siècle :

« C'est une chose qui échappe au jugement, me répondit-il. Quand j'étais un jeune homme, vous portiez les tailles sous vos bras et je trouvais cela charmant. Aujourd'hui vous les portez en bas des hanches et c'est plus charmant encore. Voilà tout ce je peux dire, je me garderai bien d'essayer jamais aucune critique sur la mode. »

Et moi, je me garderai bien d'ajouter le moindre commentaire à ces paroles du Doyen de l'Institut de France.

CONSTANCE.

## LA VEILLE DES FIANÇAILLES

(SUITE)

Il demeurait à deux grandes lieues de Sonnade. Pour aller au bourg qui était sa résidence, il fallait traverser une forêt de sapins dans laquelle, par l'orage, chaque arbre se plaignait comme un agonisant, et l'orage menaçait..

« Irez-vous bien toutes deux, me chercher du secours ?

— Oui, demoiselle.

— Oui.

— Allez donc vite, et que Dieu soit avec vous !

— Voici le jour qui point, dit la Riéton, dans trois heures, M. Bertrand aura vu la demoiselle. »

Elles partirent.

Amélie pleurait toujours.

Sœur Angèle ferma la fenêtre.

Au même instant un éclair sillonna le crépuscule. Un coup de tonnerre qui semblait partir de la crête du Puy-de-Dôme roula sur le château, dont il fit trembler les vitres, et s'engouffra dans les caves, dont il sembla ébranler les fondations.

Amélie, qui craignait extrêmement l'orage, ne bougea point.

Mademoiselle de Sonnade sortit, laissant derrière elle la porte ouverte, et revint bientôt apportant un cierge bénit le jour de la Chandeleur.

Le cierge allumé, elle s'agenouilla et commença ses prières.

L'orage prenait un formidable développement. Chaque nuée eut un éclair, chaque mont eut un éclat. Le tonnerre roula dans la vallée avec un horrible fracas. Les grêlons frappèrent les vitres. Tout en continuant ses prières, sœur Angèle se redressa pour aller fermer les persiennes.

Apporté par une bouffée de vent, le hurlement d'un chien se fit entendre si rapproché, que la vieille fille regarda avec inquiétude autour d'elle. Et pourtant, dans cette inquiétude, il y eût pour sœur Angèle une sorte de consolation, la pensée qu'un chien était la cause du malheur d'Amélie. Le malheur était le même, mais son principe établi ôtait à mademoiselle de Sonnade d'horribles anxiétés. Toutefois cette supposition et peut-être cet espoir de sœur Angèle fut de peu de

durée, car, au moment où elle fermait la fenêtre, le chien que la vieille fille pouvait croire dans un coin de la chambre, hurla de nouveau dans la cour.

« Qu'est-ce donc que ce chien ? » demanda Amélie.

A cette question, sœur Angèle tressaillit comme elle l'eût fait si, gardant un mort, ce mort lui eût parlé.

Cependant voulant paraître calme, elle parut calme.

« Ce chien, dit-elle en revenant près du cierge, est le chien de la maison.

— Pourquoi hurle-t-il.

— Il hurle à l'orage, c'est son habitude.

— J'ai froid, j'ai peur ! » dit Amélie.

Ces mots, tranquillement prononcés, annonçaient chez la fille du gentilhomme une sorte de raisonnement qui rendit quelque courage à sœur Angèle. Elle se rapprocha de sa nièce et redoublant de caresses :

« Tu as froid, mon enfant ? » lui dit-elle.

Amélie tressaillit.

« Je n'ai plus froid.

— Pourquoi as-tu peur lorsque je suis avec toi ?

— J'ai soif.

— Veux-tu une tasse de mélisse ? »

Pour sœur Angèle, la mélisse était la panacée universelle.

Amélie ne répondit pas.

La grêle continuait, fouettée par un vent si affreux que tout dans la campagne devait être brisé. Mademoiselle de Sonnade songea à ses servantes.

« Les malheureuses ! » murmura-t-elle.

Des éclairs continus se montraient comme un flux et un reflux de feu à travers les persiennes, un tonnerre effroyable grondait, et les nuées étaient si proches, que la foudre semblait rouler dans les combles du château.

Amélie resta silencieuse et calme.

La tête appuyée sur sa main, le coude appuyé sur son chevet, le regard fixe, la bouche entr'ouverte, elle songeait profondément.

A quoi songeait la jeune fille ?

Hélas ! le savait-elle !

Tout-à-coup son œil devint anxieux ; elle écouta ; et sœur Angèle, qui suivait tous ses mouvements, qui



étudiait toutes ses impressions, écouta comme elle.

Des pas faisaient crier le sable.

La vieille fille frissonna.

Quelque chose frôla le mur et brisa le treillis qui soutenait contre le château, une vigne, la seule qui existât à Sonnade, et que le marquis montrait avec fierté, bien qu'on coupât chaque année, à la taille nouvelle, les fruits secs, mais non mûris, de l'an passé.

Le bruit se rapprochait de la fenêtre. Une respiration saccadée soufflait dans le feuillage.

« Le voilà! dit Amélie.

— Qui cela? demanda sœur Angèle, dont tout le corps frémit.

— L'homme noir! l'homme noir!

— Mon Dieu! murmura sœur Angèle, tu me feras mourir de frayeur.

— L'homme noir! l'homme noir! cria Amélie; il arrive, il vient, le voilà!

— Où est-il? » fit en sursaut la vieille fille, que le courage avait abandonnée et dont la tête se perdait de plus en plus.

Une masse inqualifiable se pendit aux persiennes, une des lames fut brisée.

Amélie riait en pleurant, comme rit un fou, quand son rire lui fait mal.

« Seule! seule! murmura faiblement sœur Angèle; seule avec une enfant qui a perdu la raison; seule avec mon effroi! seule avec vous; Seigneur, ne m'abandonnez pas!... »

Un roulement autre que celui du tonnerre, se fit entendre. Les claquements de fouets retentirent. A ces bruits, un corps se détacha de la fenêtre et tomba avec un grognement sur le sol.

Haletante, brisée, mais l'œil ouvert à l'espérance, sœur Angèle écoutait.

« Mon Dieu! dit-elle, si c'est un de tes archanges qui vient à mon aide, je te remercie... si c'est mon frère, merci encore, Seigneur, car mon frère ne devait pas arriver cette nuit! »

Et l'ouragan ayant tout-à-coup suspendu son fracas, elle reconnut le roulement de la calèche.

Amélie s'était levée avec agitation. Attirée par un sentiment dont les racines vivaient encore dans son âme, bien qu'il fut éteint dans sa pensée, elle voulut sortir de sa chambre, mais sœur Angèle se tint imposante et sévère devant la jeune fille.

Des voix parlèrent dans la cour; du bruit se fit dans la maison; on monta l'escalier...

C'était Frantz. De la lumière, à cette heure, chez Amélie, et la porte du château simplement fermée au loquet, avaient singulièrement impressionné Frantz, l'inquiétude lui fit oublier les convenances, en poussant vivement la porte de la fille du gentilhomme:

« Que se passe-t-il donc ici, que vous n'êtes pas couchées? » demanda-t-il.

A sa vue, à sa voix, Amélie eut un instant d'hésitation, puis survint tout-à-coup chez elle une torpeur générale, un engourdissement qui était comme la cessation de l'existence: son cœur ne battit plus, son regard s'amortit.

Ce temps d'arrêt dans la marche de sa vie lui redonna la faculté de penser, et, comme pour elle l'actualité était douloureuse, elle revint sur son passé, baissa la tête et pleura. Son bonheur brisé planait sur

son intelligence, comme le souvenir d'un enfant mort sur le deuil qu'il laisse sur terre.

Chose étrange! la vie revint chez elle, et la vie revenant, l'intelligence s'en alla!

Écartant d'elle la vieille fille, Amélie tendit à Frantz Müller ses deux mains: mais les retirant brusquement avant qu'il les eût touchées:

« Qui êtes-vous? dit-elle.

— Qui je suis? répliqua-t-il terrifié.

— Oui, qui êtes-vous?... Mon père?... Non; mon fiancé?... Non. »

Et se tournant vers sœur Angèle:

« Ce n'est pas l'homme noir... » dit-elle tout bas.

Frantz, anéanti, promena son regard effaré sur elle et sur mademoiselle de Sonnade.

La vieille fille poussa doucement sa nièce vers le lit, puis attirant l'Allemand vers la porte:

« Venez, » lui dit-elle avec autorité.

Il la suivit, comme suit un être qui n'a plus son libre arbitre, ou avec la docilité résignée d'un enfant à qui l'on vient d'apprendre, au milieu de ses jeux, qu'il n'a plus de mère.

« Hélas! s'écria-t-il douloureusement, qu'allez-vous me dire?... J'ai peur que vous parliez, et je désire vous entendre... Ma raison s'égare... Amélie...

— Est folle! » interrompit sœur Angèle.

Le jeune homme tomba foudroyé, comme si du même coup il eut été frappé au cœur et à la tête.

Le marquis arriva avec les deux étrangers.

Chacun des trois personnages envisagea cette scène selon ses propres sentiments. La mère crut son enfant mort, son élan fut un cri de détresse... M. Müller, ennemi de la précipitation, pensa que son fils, dans son impatience d'arriver vers la jeune fille, ayant manqué une marche, était tombé et restait étourdi sur le coup. Comptant sur les caresses maternelles pour le faire revenir à la vie, il attendait... Le marquis ne vit dans cette chute qu'une chose étonnante... un homme étendu au lieu d'être debout...

Prenant la main de Frantz et la secouant:

« Rodrigue! as-tu du cœur? lui dit-il; sapristi! »

Mais la porte d'Amélie, ouverte brusquement, vint donner à cette scène un autre aspect.

La jeune fille avait entendu des voix qui lui étaient inconnues, des exclamations qui l'avaient ranimée, un nom qui, sans qu'elle en eût conscience, l'attirait encore... elle était apparue.

« Ne faites pas de bruit, dit-elle, vous allez l'éveiller...

— Éveiller qui?... Sapristi!...

— Silence!

— Tu ne me dis pas bonjour? repartit avec étonnement le gentilhomme.

— Il dort.

— Mais, fit le vieillard en abandonnant la main de Frantz, ou suis-je donc?

— Chez moi, chez lui... Ne parlez pas, votre voix lui fait mal...

— Fait mal à qui?... Sapristi!...

— A moi. Si l'on m'éveille, je souffre.

— Sapristi!... sapristi!... ton visage est changé.

— Oh! répliqua-t-elle, pendant les nuits la vie s'use! je suis vieillie...



— Les nuits... la vie s'use... vieillie... L'orage lui a tourna la tête. Sapristi!...

— Non ! interrompit Amélie, je ne crains plus l'orage, je l'ai vu sans trembler... il est beau, la nuit, quand il descend des collines comme un souffle de feu. Chaque rocher tonne, chaque clocher sonne, chaque arbre gémit... les étoiles pâlisent, les sources étincellent, le ciel s'ouvre, les nuages pleurent... un chien hurle dans la campagne; Amélie se couche, elle est seule!... Connaissez-vous Amélie? »

M. de Sonnade s'avança d'un pas, il regarda plus attentivement sa fille; cet examen lui fit mal :

« Sapristi! sapristi! »

Il examina sa sœur; celle-ci sanglota.

« Sapristi!... Sapristi!... »

Il se retourna vers Frantz; Frantz lui parut mort.

Alors le vieux gentilhomme appuya sa tête sur ses mains débiles, lui aussi sanglota.

Il venait de comprendre, dans toute son étendue, le malheur qui frappait sa maison. . . . .

M. Bertrand était arrivé. C'était un homme de quarante ans, grand, robuste et dont le visage, respirait la douceur et l'intelligence : la douceur énergique de la force, l'intelligence rusée du montagnard. Son grand œil noir, que voilaient à demi des cils épais et longs, laissait deviner un esprit méditatif, observateur. Ce regard, alors triste et bon, interrogeait Amélie qui,

depuis l'arrivée du médecin s'était renfermée dans le mutisme le plus complet.

Les spectateurs de cette scène se tenaient anxieusement à l'écart, laissant agir M. Bertrand seul, il l'avait voulu ainsi.

Le silence qui régnait dans cette pièce était effrayant, plus effrayante encore la voix du médecin qui, de temps à autre, tombait dans ce silence, et y mourait sans réponse.

Frantz, dont la tête était en feu, dont la douleur débordait, n'y tenant plus, dégagea sa main de la main de sa mère, et, chancelant comme si sa tête eût été trop lourde pour son corps, alla vers la fenêtre pour y respirer un peu d'air frais, distraire sa pensée du malheur, ou peut-être s'isoler davantage avec la souffrance.

Il ne regarda rien d'abord. Il est des circonstances dans la vie où la vue se porte toute entière sur l'âme et ne voit rien en dehors de la pensée tenace qui l'occupe. Mais un être, qui se mouvait tantôt ici, tantôt là, sous la fenêtre attira l'attention du jeune homme.

Jeanton, tenant entre les doigts son déjeuner et se réconfortant, malgré la désolation générale, Jeanton la tête inclinée vers la terre, semblait chercher quelque chose dans le sable.

Ce garçon se redressant pour manger une bouchée de plus, aperçut l'Allemand et lui fit signes sur signes.

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain Numéro.)

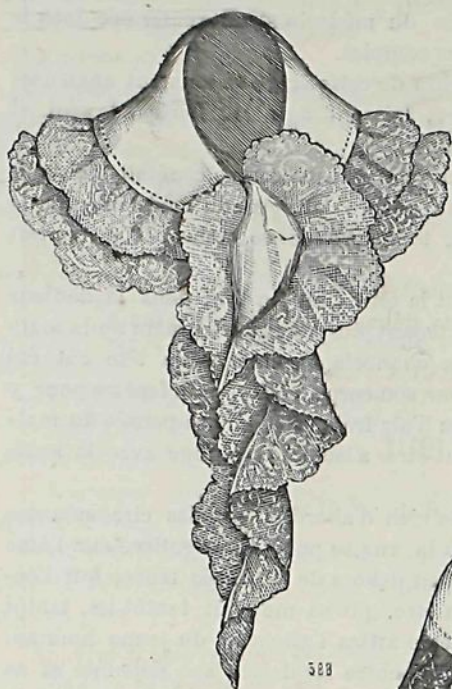
## LOGOGRIPHE

Antique et célèbre cité,  
Dont il ne reste plus que des ruines,  
Où git la bête fauve, où croissent les épines,  
Et dont les fiers débris attestent la beauté,  
Je suis encore un charmant nom de femme ;  
— En m'imposant ce nom l'on me doua d'une âme :  
Il est vrai, tout mortel en a, mais plus ou moins...  
Pour agrandir la mienne on prodigua les soins.  
— Avec ce don divin, je reçus au baptême  
Divers petits présents, plus d'un heureux emblème :  
— Une arme fut mon lot... rassurez-vous lecteurs,  
Je ne m'en sers que pour vaincre les cœurs ;  
— Pour les peines d'autrui j'ai toujours une larme :  
Tendre compassion, que vous avez de charme  
Pour adoucir les plus vives douleurs !  
— Sur l'écu blasonné que je tiens de mes pères  
Sont marqués certains traits tout perpendiculaires ;  
— Modeste toutefois, j'aime surtout la fleur  
Dont Parme est le berceau, dont suave est l'odeur ;  
— Je suis poète aussi : quand la muse m'inspire  
Je sais tirer des sons variés de ma lyre ;  
— Je rappelle le sort d'un couple malheureux :  
Victimes d'une erreur ils ont péri tous deux,

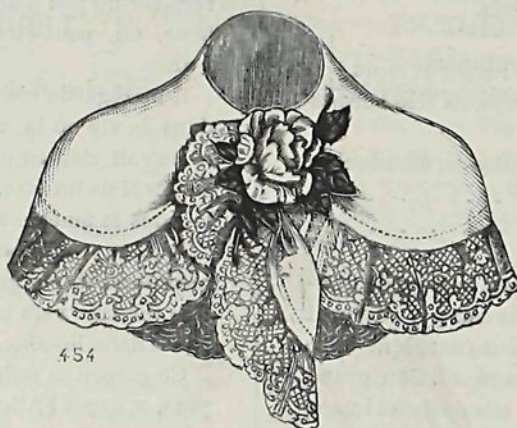
Et le sang qui coula de leurs larges blessures  
De blanches, jusqu'alors, rendit noires les mûres.  
— Si pour mes auditeurs la fable a peu d'attraits,  
Chantons d'autres héros, qui seront moins suspects ;  
Et, dans le champ fécond des chrétiennes légendes,  
Les figures des saints ne sont pas les moins grandes :  
Je vous y ferai voir le grand saint Nicolas  
Dans la ville où le bien partout marquait ses pas.  
— Un petit coin de terre est mon humble héritage ;  
— Une mare l'égaie, en rafraîchit l'ombrage,  
Où les oiseaux du ciel font entendre un concert ;  
— A l'horizon se voit la vaste mer ;  
— Je saurais au besoin bien manier la rame ;  
— Aux yeux de l'agresseur faire briller ma lame ;  
— Pour usage divers je possède un bateau ;  
Je puis, si vous l'aimez, vous promener sur l'eau,  
Pour peu que le temps soit bien calme...  
— Enfin, dans maint concours je remporte la palme ;  
— Toutefois, j'ai toujours à combattre le mal :  
Il se glisse partout, c'est le présent fatal  
A nous légué par Ève, notre mère.  
Il faut lutter : le prix est pour qui persévère.

Le mot de la Charade contenue dans le numéro du 26 Novembre est : Charpie.

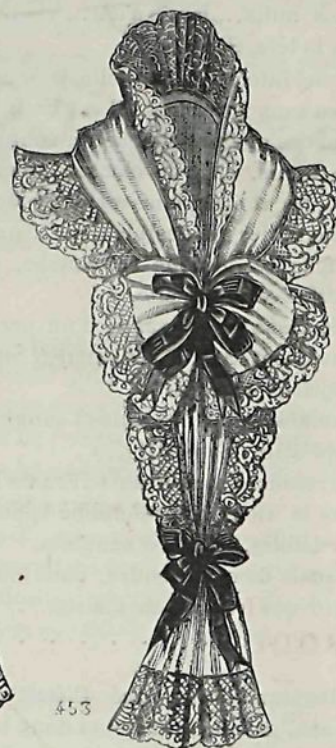




Col à longs pans en mousseline.



Col-pèlerine en gaze ou en étoffe souple.



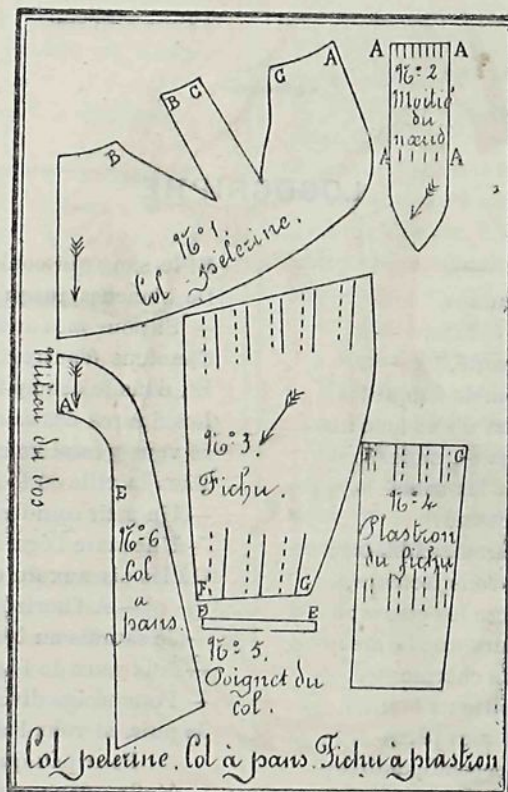
Fichu à plastron en gaze et dentelle.

*Parure en gaze blanche avec dentelle et nœuds en ruban de moire bleu pâle.* — Le fichu est froncé au dos, ainsi que les devants dont un seul côté est fixé au plastron par un poignet, sous lequel s'attache l'autre devant. Une coquille en gaze piquée d'un nœud, se place sur le poignet. Dentelle au contour et de côté, à la partie qui fait plastron; ce plastron se termine par une dentelle et se ramasse de plis à la taille. Nœud en moire.

#### Explications des patrons découpés.

1, Col-pèlerine. — 2, Pan du col. — Se fait en gaze de soie ou en tissu mou pour le jour. Faire les deux pinces de l'épaule; garnir le contour d'un ourlet rapporté, et y monter une dentelle. Le pan n° 2 s'ajuste devant, près de l'encolure, où il se fixe par des plis; on le garnit comme la pèlerine.

3, Fichu. — 4, Plastron du fichu. — Cette parure se fait en gaze et s'ornementé de dentelle. Le n° 3



Détail tracé des patrons découpés.

est le fichu proprement dit; le milieu du dos se ramasse régulièrement de plis tracés à la roulette sur le patron découpé; les deux bouts, devant, se plissent de même. A celui de droite, se monte un poignet qui dépasse de moitié, et dessus se fixe le plastron n° 4, que l'on plisse de plis couchés, faisant ceux-ci plus profonds vers le bas, pour former l'éventail et diminuer la largeur à la taille. On y place un nœud en moire, ainsi que sur le poignet; sur ce poignet se place aussi une coque en gaze entourée de dentelle dont le nœud de moire fait le centre. Dentelle au contour. On peut supprimer le plastron et on aura un gentil fichu.

5, Poignet du col à pans. — 6, Col. — Mettre l'étoffe double pour tailler le col, monter à l'encolure le poignet n° 5. Entourer col et pans d'une dentelle; une seconde sur le col. On bâtit le poignet à l'encolure de la robe et les longs pans se nouent en grosses coques.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4341, et trois patrons découpés : Fichu plissé, Col à pans noués, Col-pèlerine avec pans, page 216.